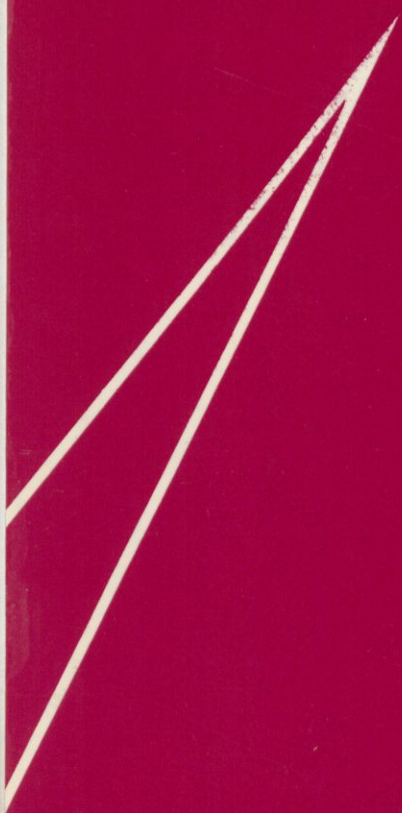
ALAIN LIPIETZ

Le monde enchanté

De la valeur à l'envol inflationniste

économie et socialisme 38



la découverte/maspero

économie et socialisme 38

COLLECTION PUBLIÉE
SOUS LA DIRECTION
DE CHARLES BETTELHEIM

56

8° R
66098
(38)

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Le tribut foncier urbain, 1974.
Le capital et son espace, 1977, nouv. édition, 1983.
Crise et inflation : pourquoi ?, 1979.

Aux éditions Syros

La crise (avec Denis Clerc et Joël Satre-Buisson), 1983.

32
1-2

alain lipietz

le monde enchanté

de la valeur à l'envol inflationniste

préface de charles bettelheim

ouvrage publié avec le concours du CNRS

LA DÉCOUVERTE/MASPERO
1, place Paul-Painlevé
Paris V^e^
1983

DL-26-09-1983-26234



Si vous désirez être tenu régulièrement au courant de nos parutions, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse aux Éditions La Découverte/Maspero, 1, place Paul-Painlevé, 75005 Paris. Vous recevrez gratuitement notre bulletin trimestriel **Livres Partisans.**

© Editions La Découverte, Paris, 1983
ISBN 2-7071-1394-8

Ne disons plus qu'il n'est qu'une sorte de Lutte : sur cette terre, il en est deux. L'une sera louée de qui la comprendra, l'autre est à condamner. Leurs deux cœurs sont bien distants. L'une fait grandir la guerre et les discordes funestes, la méchante ! Chez les mortels, nul ne l'aime ; mais c'est contraints, et par le seul vouloir des dieux, que les hommes rendent un culte à cette Lutte cruelle. L'autre naquit son aînée de la Nuit ténébreuse, et le Cronide, là-haut assis dans sa demeure éthérée, l'a mise aux racines du monde et faite bien plus profitable aux hommes. Elle éveille au travail même l'homme au bras indolent : il sent le besoin du travail le jour où il voit le riche qui s'empresse à labourer, à planter, à faire prospérer son bien : tout voisin envie le voisin empressé à faire fortune. Cette Lutte-là est bonne aux mortels. Le potier en veut au potier, le charpentier au charpentier, le pauvre est jaloux du pauvre et le chanteur du chanteur.

HÉSIODE, *Les travaux et les jours*, v. 11-26.

Préface

Ce livre d'Alain Lipietz n'aurait pas besoin d'être présenté et commenté : il se suffit à lui-même, et il complète et prolonge les analyses de *Crise et inflation : pourquoi ?* (1979). Comme ce dernier, il explore avec rigueur les problèmes de la monnaie et de l'inflation. Et il le fait à partir des bases jetées par Marx. Toutefois, dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit nullement d'une « application mécanique » de certaines formulations de Marx mais d'une reconstruction du champ théorique à partir de cette base et en utilisant les clés que l'œuvre de Marx nous propose. Ainsi s'édifie une construction nouvelle.

Certes, tous les problèmes que cette reconstruction soulève ne sont pas analysés. L'ouvrage n'y suffirait pas, mais ceux qui le sont nous apportent des enseignements de la plus haute importance.

Dans ces lignes, je veux surtout souligner quelques thèses fondamentales et attirer l'attention sur leur signification concrète par rapport à certains des problèmes de notre époque.

Tout d'abord, ce livre redonne toute leur portée aux concepts de valeur et de capital en développant les analyses de Marx sur la notion de *valeur en procès.* Il montre aussi comment s'articulent les *valeurs* et les *prix nominaux,* cela en restituant la distinction proposée par Marx entre l'*économie exotérique* – celle qui se donne immédiatement à voir, avec ses lois apparentes – et l'*économie ésotérique* – celle dont le fonctionnement n'apparaît pas directement et dont seule l'analyse dégage les lois profondes, qui dominent celles de l'économie exotérique et dont l'action peut rendre vaines les interventions s'appuyant sur le fonctionnement apparent de l'économie. La mise en lumière des rapports entre ces deux « faces » de la réalité donne son plein sens aux aspects nominaux de l'économie. La prise en compte de ces rap-

ports éclaire le rôle central joué par l'économie exotérique dans la dynamique du mode de production capitaliste, dynamique d'ailleurs affectée par les transformations des formes de régulation du capitalisme.

Ainsi, Marx, bien loin de n'être qu'un économiste du XIX[e] siècle, nous offrait des clés pour la compréhension de l'économie capitaliste contemporaine, pourtant si différente de celle de son temps. Encore fallait-il savoir les reconnaître et s'en saisir, quitte à remettre en cause une certaine lecture de Marx, qui trouve son origine dans quelques fragments perpétuellement parcourus de son œuvre immense. Il fallait quitter les sentiers battus pour ressaisir la nouveauté, la jeunesse d'une œuvre aujourd'hui centenaire.

La thèse centrale de cet ouvrage, celle qui heurte les tenants d'un certain marxisme mais qui est essentielle à la compréhension de la crise et de l'inflation, est que la monnaie de crédit, avant tout la monnaie bancaire, est devenue aujourd'hui une « vraie monnaie », ce qui n'est qu'un développement du fétichisme de la valeur. Ainsi s'explique que l'intervention de cette monnaie dont l'expansion a pris une énorme importance assure, comme le dit A. Lipietz, « la canonisation *a priori* du travail privé comme travail social », dans des conditions évidemment fort particulières et génératrices de contradictions spécifiques.

La portée pratique de cette thèse se trouve mise pleinement en lumière alors qu'au cours de ces dernières décennies on a assisté à une internationalisation sans précédent de la monnaie de crédit, internationalisation illustrée, entre autres, par l'expansion de la masse et du rôle économique des droits de tirage spéciaux et des eurodollars. Le déficit de la balance des paiements américains alimente la monnaie de crédit internationale, reconnue comme monnaie fiduciaire. En même temps, se créent des institutions, telles les eurobanques, qui assurent l'émission privée de la monnaie de crédit internationale. Cependant, cet édifice est éminemment fragile car la création de monnaie de crédit reste un prêt dont le remboursement peut toujours être exigé, alors même que l'émetteur de cette monnaie peut se trouver incapable de rembourser. D'où l'instabilité des pratiques monétaires qui se sont développées au cours de ces dernières décennies.

D'une part, ces pratiques ont contribué partiellement à lever la contrainte monétaire, à accompagner une expansion sans précédent. D'autre part, quand s'accumulent les contradictions économiques objectives, ces pratiques sont lourdes d'incertitudes et de risques de crise financière et industrielle brutale. Entre autres, ces pratiques ont per-

mis une évolution des prix de plus en plus coupée des conditions réelles de la production ; cette coupure est grosse d'un « rappel à la réalité », dont les conséquences seraient plus ou moins dramatiques selon les conditions concrètes dans lesquelles il s'effectuerait et imposerait aux prix les rapports qui sont dictés par les conditions réelles de la production.

En analysant le développement de la monnaie de crédit, A. Lipietz met en lumière qu'à travers cette dernière ce sont les prix qui déterminent la valeur de l'unité monétaire, tandis que la valeur de la monnaie dépend des lois de fixation des revenus. Aussi, ce sont ces lois qui agissent sur le taux d'inflation et non la quantité de monnaie.

Cette dernière proposition est essentielle. Elle repousse les fantasmes des conceptions quantitativistes qui inspirent généralement les politiques monétaires des pays capitalistes occidentaux. Comme le dit justement A. Lipietz, l'inflation et même « l'envol inflationniste » actuel ne sont pas en soi un « mal », ils sont *l'indice d'un mal :* l'épuisement d'un régime d'accumulation.

Cependant, la crise inflationniste produit ses propres effets dont l'un des plus graves est la *crise de l'investissement* qui est une des sources de la *montée du chômage.*

Traitant des politiques suivies, A. Lipietz montre que les formes structurelles mises en place au cours des décennies écoulées ont imposé une rigidité à la baisse de la demande qui, jusqu'ici, a fait obstacle à une dépression cumulative, d'où la *stagflation.* Il montre aussi que la *remise en cause* de ces formes, à laquelle on assiste actuellement, *menace de faire baisser les revenus populaires et risque d'ouvrir les voies à une véritable dépression,* d'abord sur certains marchés nationaux puis à l'échelle mondiale. On se retrouverait alors dans une situation rappelant celle des années 1930.

Ces analyses conduisent ainsi à condamner les politiques monétaristes qui ne peuvent mener qu'à la récession, laquelle alimenterait une nouvelle poussée inflationniste, en entraînant une hausse des coûts, en ébranlant les économies d'échelle et en bloquant encore davantage les investissements, d'où la multiplication des faillites et un nouvel accroissement du chômage.

A. Lipietz souligne aussi la signification de la hausse des taux d'intérêt. Il indique que celle-ci traduit les difficultés de la valorisation du capital dans les conditions de la régulation monopoliste. Il observe très justement que cette hausse joue maintenant le rôle des anciens effondrements de prix. A travers la hausse des taux d'intérêt, la contrainte monétaire se resserre et condamne à la faillite ceux qui

ne peuvent pas vendre ou qui sont obligés de brader. Ainsi cette hausse déclenche, sous des formes particulières, un procès de dévalorisation du capital et d'annulation des capitaux en procès qui ne s'inscrivent plus dans un régime d'accumulation cohérent.

En définitive, la sortie de la crise et de l'inflation suppose l'émergence de nouvelles normes techniques et sociales qui relanceront la productivité tout en assurant une montée de l'emploi. Cependant, l'émergence de ces nouvelles normes ne peut se produire, du moins rapidement, si la récession conduit à l'effondrement des anticipations. Le laxisme ne résout rien non plus car il n'ouvre pas la voie à des normes nouvelles et à l'adaptation de l'économie fétiche aux nouvelles tendances de la division sociale du travail.

Ainsi, A. Lipietz montre que seule une politique plus souple (ni monétariste ni laxiste) permettrait un aménagement en douceur et, à travers la relance de la productivité, pourrait conduire à ralentir et stopper l'inflation en créant les conditions d'un nouveau régime d'accumulation. Mais cela ne saurait découler de la réalisation des seules conditions qui viennent d'être rappelées et suppose de nouveaux rapports entre les hommes à l'échelle mondiale et de nouveaux modes de vivre, ce qui n'est pas l'affaire de la seule technologie mais surtout celle des mouvements sociaux.

Telles sont quelques-unes des thèses essentielles développées dans ce livre, thèses dont la signification et la portée ne sauraient échapper à personne.

Charles BETTELHEIM

Introduction

Cet essai est à la fois un plaidoyer en forme de contre-offensive (en faveur d'un vieux barbu dont on fête cette année le centenaire), une proposition de programme de recherche (sur des intuitions pourtant avancées il y a plus d'un siècle), une mise en garde conjoncturelle (contre les formidables dangers que font peser, sur l'économie mondiale et ses travailleurs, les politiques monétaristes).

Un siècle après la mort de Marx, le souvenir de sa théorie se réduit de plus en plus à l'accent mis sur la « lutte des classes », à l'antagonisme irréductible entre dominants et dominés, exploiteurs et exploités. A juste titre, en effet ! Car nul ne peut lui contester le mérite d'avoir porté le feu de la contradiction dans le pacifique et harmonieux mirage qu'avaient construit les premiers économistes « bourgeois ». Au cœur de la production, dans l'entrelacs de la distribution, dans le résultat incertain de la répartition : partout la sourde lutte, qui éclate en grèves, en émeutes, en révolutions, en guerres.

Sa théorie positive de l'économie politique du capitalisme n'appelle en revanche qu'une accumulation de critiques. Après la grande vague marxiste (quasi inflationniste !) des années soixante – soixante-dix, un étonnant renversement s'est opéré. Ceux qui écriront un jour l'histoire intellectuelle de cette époque ne manqueront pas de souligner le contexte idéologique et politique de ce tournant : l'échec des grandes luttes ouvrières européennes du début des années soixante-dix, l'effondrement des modèles de référence « socialistes », l'émergence de mouvements sociaux comme le féminisme, débordant des cadres clas-

siques de la pensée marxiste. Ce contexte a certainement pesé sur les conditions de la réflexion intellectuelle. Il n'est plus bon aujourd'hui de se dire marxiste sans guillemets ! Mais Marx ne disait-il pas lui-même : « En tout cas, moi, je ne suis pas marxiste » ?

Nous n'allons pas ici pourtant apporter notre pierre au débat général sur la « crise du marxisme ». Notre ambition est plus modeste et ponctuelle : nous nous limiterons au terrain de l'économie, et à un secteur particulier de sa théorie économique : *la théorie de la valeur, des prix, des revenus.* C'est là que, dans le champ de la recherche, le rapide discrédit de Marx fut en un sens le plus étonnant. La théorie dite de la « valeur-travail » (pas par Marx, d'ailleurs !) est aujourd'hui si décriée que ceux-là même qui la firent le mieux progresser n'en parlent plus qu'avec des pincettes. Alors même que la presse et les gouvernements nous rebattent les oreilles d'appels à la « productivité » comme solution à tous nos maux, comme si la crise économique se ramenait à un problème de temps dépensé à produire les marchandises, l'idée d'un lien entre leur valeur d'échange et ce temps de production provoque chez les théoriciens un mouvement de recul. Alors même que la question du partage des gains de productivité entre pouvoir d'achat, baisse de la durée du travail et hausse des profits est au cœur des débats de politique économique, les concepts de « valeur de la force de travail » et de « taux de plus-value » (ou de « surtravail ») deviennent suspects jusque parmi ceux qui s'étaient fait connaître comme marxistes.

L'étonnant n'est donc pas tant la récurrence des critiques antimarxistes venues du « courant dominant » chez les économistes, acharnés à masquer les antagonismes sociaux de la production capitaliste. L'étonnant n'est pas non plus dans la politique du silence de ceux pour qui un homme du siècle dernier ne saurait rien avoir à dire de l'économie contemporaine, comme si la mécanique de Newton n'avait rien à dire sur le vol des avions. Le paradoxe, c'est qu'on ait vu se développer, sous le couvert de la « critique de l'économie politique », une remise en cause radicale des bases de l'analyse marxienne du fonctionnement réel de l'économie capitaliste. Car enfin, Marx ne s'était pas contenté de poser la lutte au cœur des rapports sociaux. Il avait bien tenté de fournir une réponse à la question professionnelle de l'économiste : « Comment ça marche ? » Pétri de culture grecque, il savait bien qu'il n'y a pas « qu'une sorte de lutte, mais deux », que des noces d'Arès et d'Aphrodite naquit Harmonie, que le conflit n'est pas seulement germe de mort, mais condition de la vie, qu'enfin les adversaires sociaux ne s'épuisent pas de jour en

jour dans une lutte sans fin, qu'il faut qu'en un sens, dans la vie quotidienne, ils soient partenaires. Sinon, le capitalisme aurait disparu de la surface de la terre avant qu'on eût écrit *Le capital*... Certes, Arès finit par l'emporter, l'harmonie débouche sur la crise, l'émulation et le consensus sur la rivalité et la guerre. Mais si la contradiction est au cœur du rapport social, il faut bien qu'au moins temporairement elle se résolve, elle se *régule,* d'une manière ou d'une autre [1]...

Mais que s'agit-il de réguler ? Quel est l'enjeu de la lutte ? Le désir et la rareté ? Marx répond : les travaux et les jours. Et de construire une théorie non seulement critique, mais aussi *positive* de l'économie capitaliste : comment s'alloue et redistribue, dans le cadre contradictoire des rapports sociaux capitalistes, le temps consacré par la société à sa reproduction matérielle.

Du « positif » au « positivisme », il n'y a qu'un pas. De la réponse de Marx au problème de la régularité du fonctionnement capitaliste, on eut tôt fait de passer à un véritable économisme marxiste, opposant au naturalisme, au mécanisme des adversaires une doctrine tout aussi naturalisante et mécaniste : les marchandises ont une valeur, qu'on calcule, la force de travail de même, par soustraction on a la plus-value, par division le taux de profit, etc.

---

1. J'ai esquissé, dans l'avant-propos du tome I de mon livre, *Crise et inflation : pourquoi ?* (Maspero, 1979), une présentation de la démarche dialectique de Marx, du concept de régulation, du rapport entre sa démarche critique et sa démarche positive, etc.

Je profite de cette première note pour présenter mes excuses au lecteur impatient d'en voir paraître le tome II, et fixer le statut du présent ouvrage par rapport à *Crise et inflation.* Je dois l'avouer : le tome II risque de tarder encore un certain temps. Impardonnable retard, puisque cet ouvrage se présentait lui-même comme le développement du tome I du rapport *Approches de l'inflation : l'Exemple français,* que j'avais rédigé dans le cadre d'un travail collectif du CEPREMAP (1977). Légitimement, le second volume aurait dû sortir dans la foulée. Hélas ! les occupations professionnelles et extra-professionnelles, et surtout quelques difficultés théoriques insurmontées en 1977, en diffèrent depuis cinq ans l'achèvement. Et pendant ce temps, la crise – et l'inflation – ont suivi leur chemin, apportant quelques réponses mais surtout des problèmes nouveaux. Ne voulant pas laisser mes lecteurs dans l'angoisse, je me suis donc résolu à publier sous la forme de ce court essai certains des éléments figurant dans *Approches de l'inflation,* que mes recherches ultérieures avaient permis d'approfondir quelque peu, et qui ont déjà fait l'objet de publications partielles, ici largement développées.

Je saisis également l'occasion de cette première note pour préciser le système de références bibliographiques. J'adopterai la « notation Harvard » (nom de l'auteur suivi de la date de publication, renvoyant à la bibliographie en fin d'ouvrage) qui allège les notes mais ne convient guère aux traductions, surtout pour les « classiques ». Je désignerai donc par *K : Le capital* de K. Marx, et par *TPV* ses *Théories sur la plus-value.*

Le feu de la « critique » s'est d'abord concentré, à juste titre, sur cette vulgate[2]. Mais dans le contexte intellectuel qu'on a dit, elle s'est peu à peu rangée à l'attitude académique « anglo-saxonne » vis-à-vis de l'œuvre de Marx : un objet d'étude honorable, mais pas une référence. On est passé d'un marxisme re-créateur à la marxologie tatillonne... quitte à minimiser, voire censurer, la dette intellectuelle que l'on conservait à l'égard de ce chien crevé, ou à se trouver de nouveaux gourous.

Comme d'habitude, on commença par remettre en cause la « théorie de la valeur-travail », à partir du classique « problème de la transformation ». Critiquant légitimement les insuffisances de la solution « algébrique » du problème (avancée par des auteurs japonais et anglo-saxons), on en vint rapidement à rejeter l'idée même d'un lien entre la valeur (ou plutôt les prix) des marchandises et la lutte pour l'appropriation d'une part du temps de travail d'autrui. Contestation qui avait au moins le mérite de s'attaquer au péché majeur de la vulgate marxiste : le « substantialisme », la réduction de la valeur à une sorte de produit immatériel mais mesurable du travail humain, incorporé dans les marchandises, et de rendre toute sa force à la question de la *forme* de la valeur... qui était en fait le point de départ proclamé de Marx ! D'où vient que les marchandises, que la force de travail, arrivent sur le marché avec « une valeur », réclamée, « autodéclarée » par leurs propriétaires ? Répondre à cette question, c'est précisément soulever la question de fond : comment, par-delà le caractère contradictoire de l'organisation capitaliste de la production, opposant entre elles les unités économiques concurrentes, opposant les travailleurs disponibles aux propriétaires des moyens de production, le travail parvient-il néanmoins à se socialiser ?

Malheureusement, l'histoire du marxisme dans les années soixante-dix en France peut se lire comme un basculement d'un excès de « substantialisme » à un excès de « formalisme ». Après des années d'hégémonie du structuralo-marxisme, qui avait censuré le caractère contradictoire des rapports marchands et désamorcé la conflictualité de l'échange, en exaltant la reproduction des rapports d'exploitation, une réaction qui ne manque pas d'aspects positifs nous ramène à l'excès inverse. Le débat sur les « formes de socialisation » tourne à

2. A ce courant critique, qu'illustre la collection « Interventions en économie politique » de notre cher éditeur, on peut rattacher, par-delà leurs divergences, les travaux de C. Benetti et J. Cartelier, B. Drugman, B. Lautier, R. Tortajada, M. de Vroey et bien d'autres, ainsi que les derniers travaux de M. Aglietta et A. Orléan. Le lecteur pressé pourra trouver dans Gislain et Deblock (1983) un aperçu de ce dont il est question.

l'oubli de ce qu'il s'agit de socialiser : le travail de producteurs, dispersés, exploités. Pas plus qu'il n'y a de substance sans forme, il n'y a de forme sans substance. Un rapport social présente toujours un double aspect : ce dont il s'agit, en quoi consiste ce rapport, et la forme sous laquelle les agents pris dans ce rapport perçoivent leur propre entrée en rapport.

La crise de la « théorie de la valeur-travail » ne se résout pas sur le seul terrain de formes phénoménales de l'interaction des agents économiques. Elle ne se résout pas non plus par un retour dogmatique à la vulgate. Dans l'échange marchand, dans le rapport salarial, c'est bien du temps de travail qu'il s'agit d'allouer, du surtravail qu'il s'agit d'arracher : l'oublier serait s'envoler loin du terrain matériel de la reproduction de la société. Mais les salariés et les capitalistes ne perçoivent pas ainsi les choses. Or, en matière de rapports sociaux, le vécu, le perçu, les mobiles, les anticipations des agents, ont autant d'importance que la sèche analyse après coup de la résultante des pratiques. Le rapport dans lequel « entrent » les hommes n'est pas celui que pose le théoricien. Certes, les hommes « s'illusionnent » sur la nature de leurs rapports. Mais le seul rapport auquel ils participent réellement est celui qu'ils perçoivent : c'est ce monde du « rapport perçu » qui guide leurs pratiques.

Ce monde des rapports perçus – en économie : celui des prix et des revenus, exprimés en monnaie – Marx l'a appelé *le monde enchanté.* Raison pour laquelle sans doute les marxistes l'ont trop souvent traité par la dérision. Prendre au sérieux le « monde enchanté », tel est un peu le pari de cet essai : d'où son titre.

Je crois en effet que c'est dans l'exploration de ce monde, dans l'étude de l'interaction entre ce monde enchanté des prix proposés, des profits attendus, des salaires exigés, et le monde désenchanté de la lutte aveugle pour l'appropriation du produit du travail social, que se cache la clé du secret des crises, et en particulier de la crise inflationniste actuelle.

Dans la présentation de *Crise et inflation : pourquoi ?* je rappelais l'image qui me hante depuis le début de la crise : celle du personnage de dessin animé qui a dépassé le bord d'une falaise et continue à marcher dans le vide. Elle me semblait illustrer la situation de l'économie mondiale, qui continuait à tourner « à crédit », alors que le terrain sur lequel avait reposé la croissance de l'après-guerre (le régime de croissance intensive centré sur la consommation de masse, encore appelé « fordisme ») se dérobait. Encore fallait-il construire ce plan imaginaire où se promènerait notre personnage. Comment avait-

il pu acquérir une telle consistance ? Et comment avait-il pu décoller du « terrain » ? Quel rapport entretenait-il d'ailleurs avec le « terrain » ? Telles sont les questions sur lesquelles cet essai livre l'état de mes réflexions : d'où son sous-titre.

Du travail nous remonterons à la valeur, à la formation des prix, à la monnaie, à l'inflation. Dans ce périple, l'œuvre du vieux barbu nous servira de fil conducteur. Mais qu'on se rassure, cette réhabilitation de l'actualité de Marx ne sera pas un pieux ressassement de vieilles orthodoxies. Pour une raison toute simple : si bizarre que cela paraisse, son œuvre économique est à peine explorée. Ce n'est que depuis une quinzaine d'années que nous disposons en français des *Grundrisse,* dont l'étude révolutionna la compréhension de la conception marxienne du fétichisme, des forces productives, du travail... De même, c'est depuis peu que nous disposons d'une traduction moderne des *Théories sur la plus-value :* document décisif au titre trompeur, c'est à la fois le livre IV du *Capital* et le brouillon de la fin du livre III. Or ce dernier, inachevé, se termine par quelques chapitres sur la concurrence, sur la représentation que se font les classes sociales et les individus de ce qu'ils font et de ce qu'ils sont dans les rapports économiques du capitalisme. C'est donc là qu'il faut chercher le « maillon manquant » entre la théorie des rapports marchands, de l'exploitation, de la dépossession du producteur direct, réalité cachée, objet d'un savoir ésotérique (comme l'attraction universelle derrière la chute des pommes) et le monde de la vie quotidienne, exotérique, fait de codes, de réseaux, de conventions, d'institutions, de normes incorporées[3] : ce monde où se promène notre personnage de dessin animé, et que Marx appelle le « monde enchanté » du fétichisme.

Or, la lecture de ces textes se révèle d'une incroyable richesse. Sans grande sophistication (mais en suggérant, dans son langage même, les théories mathématiques futures qui permettront, j'en suis sûr, la sophistication requise pour faire face, dans les arènes académiques, au dénigrement dont son œuvre est victime de la part de critiques qui la connaissent peu), Marx nous offre des clés, des outils d'une telle « performance » que la transposition de leur emploi, de son époque à la nôtre, révélera une surprenante fécondité, malgré les mutations considérables qu'a connues le mode de production capitaliste.

Montrer cette fécondité, tel est aussi l'objectif de cet essai, qui

3. Référence inévitable à P. Bourdieu, qui, dans le domaine de la sociologie, a largement frayé la voie. Voir également les remarquables analyses du philosophe hongrois G. Markus (1982).

n'est pourtant qu'un « essai ». Il appelle donc un « programme de travail » : construire la théorie marxiste du « monde enchanté ». Certes, dans le mouvement social, dans le mouvement ouvrier et syndical, la théorie de l'exploitation et des formes fondamentales de la lutte des classes, donc le livre I du *Capital* et l'œuvre historique de Marx, sont largement suffisants. Mais il se trouve que la réhabilitation du marxisme comme théorie critique du capitalisme contemporain exige que soit menée à bien cette tâche d'élucidation des phénomènes.

Pour sympathique que puisse être une telle ambition au cœur des marxistes non dogmatiques, elle serait ridicule si les retombées en restaient purement théoriques. Sans compter que la « crise du marxisme » couvre un domaine infiniment plus large, la crise tout court pose des problèmes autrement angoissants. Je n'ai ni les moyens ni la vanité d'entendre les résoudre, même sur le plan théorique. Il apparaîtra, cependant, à l'issue de ce livre, que plusieurs « fausses sorties » sont barrées, et qu'un certain nombre de « politiques anticrise », loin de ramener notre bonhomme de dessin animé les pieds sur terre, risquent tout simplement de le précipiter dans l'abîme. Si cet essai peut, modestement, contribuer à discréditer des politiques désastreuses fondées sur des analyses illusoires, l'utilité en sera incomparablement plus grande que la simple réhabilitation d'un économiste du XIX^{e} siècle.

Dans ce livre, j'emploierai souvent un « nous » qui ne se veut pas académique. Plus qu'une invitation aux lecteurs à cheminer de concert sur les « sentiers escarpés du capital », il reflète la richesse des collaborations, encouragements et critiques dont j'ai bénéficié, bien que, selon la formule consacrée, j'assume l'entière responsabilité de sa rédaction, lacunes, erreurs, contresens, etc.

Mais ce « nous » est parfois tout simplement la marque d'un pluriel. Le fil conducteur de cet essai est en effet un article rédigé en commun avec mon ami Ricardo Hausmann (1979) à partir du tome I d'*Approches de l'inflation* (CEPREMAP, 1977). Bien des images, certains développements, et l'exigence de synthèse ainsi réalisée, sont attribuables à Ricardo, dont les travaux parallèles sur la théorie de la rente et la collaboration exigeante m'ont contraint à préciser ma pensée. Qu'il me soit permis de lui adresser tout particulièrement ma reconnaissance.

Mes remerciements vont également à mes collègues et amis du CEPREMAP, coauteurs d'*Approches de l'inflation,* en particulier

Robert Boyer et Rosa-Maria Gelpi. J'ai dit dans *Crise et inflation : pourquoi ?* ma dette à leur égard, et les critiques et suggestions de Robert Boyer et Danièle Leborgne sur les étapes ultérieures de ma recherche furent un stimulant quotidien dont ce livre porte la marque.

Tout aussi stimulants furent les commentaires de ceux qui eurent accès à des étapes intermédiaires, présentés sous forme d'articles ou lors de séminaires, et les discussions avec des collègues menant des recherches parallèles. Je pense en particulier à Michel Aglietta, Suzanne de Brunhoff, Patrick Clawson, Mike Davis, Gérard Duménil, Duncan Foley, Bernard Guibert, Jean-Guy Loranger, Thierry Paquot, Philippe Von Parijs, Michel de Vroey, etc., et bien sûr à Charles Bettelheim qui, le premier, m'encouragea dans l'exploration du « monde enchanté » et dont le soutien ne s'est jamais démenti.

Dans la mise en forme d'une pensée parfois fiévreuse, le travail de décryptage particulièrement méritoire de Maryvonne Philippe et Christiane Pillard appelle toute ma gratitude.

Et, dans mes recherches parfois isolées, dans l'expression d'intuitions qui me semblaient souvent incommunicables, l'affectueuse attention et le soutien de Francine Comte, qui affronta toutes les obscurités de cet essai au cours de son élaboration, furent décisifs : à elle, ma plus tendre reconnaissance.

1

Les deux aspects de l'économie chez Marx

L'appropriation d'un texte est un processus dialectique entre son auteur et ses lecteurs. Dans ce processus, à travers le changement historique, quelques aspects secondaires du texte original viennent sur le devant de la scène, tandis que des constructions essentielles pour l'auteur sont négligées, voire tout à fait oubliées. De tels changements dans l'appropriation des textes de Marx sont évidents.

Marx a consacré une part importante de son œuvre à la dialectique entre les « relations internes » qui déterminent la dynamique du capitalisme, et la manière dont celles-ci apparaissent « à la surface » pour les agents économiques. Au premier aspect correspondent les théories de la valeur, de l'exploitation, de la reproduction, etc. L'étude de ce premier aspect, sans doute le plus important, a reçu la plus grande attention. Au contraire, l'étude du passage au second aspect, qui commence avec la théorie du fétichisme et de la monnaie, semble avoir été réduite pendant bien des années, chez la grande majorité des auteurs marxistes ou antimarxistes, militants ou universitaires, à un point relativement secondaire : « le problème de la transformation ». Dans ce livre, nous allons essayer de réhabiliter la dialectique, soulignée avec vigueur par Marx, entre ces deux aspects, parfois désignés : « ésotérique » et « exotérique ».

Pour Marx, il existe en effet une distinction claire entre le mouvement réel des choses et leur mouvement apparent, entre leur essence interne et leur surface, entre les lois qui gouvernent les premiers et celles qui règlent les seconds.